

La recherche de l'intégrité dans une société pluriethnique : perceptions de la dynamique des relations interethniques et interraciales dans un quartier mixte de Montréal

The search for integrity in a multi-ethnic society: perceptions on the dynamics of interethnic and interracial relations in a mixed area of Montreal

La investigación de la integridad en una sociedad multiétnica: percepciones de la dinámica de relaciones interétnicas e interraciales en un distrito mixto de Montreal

Anne Laperrière

Numéro 21 (61), printemps 1989

Villes cosmopolites et sociétés pluriculturelles

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1034082ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1034082ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lien social et Politiques

ISSN

0707-9699 (imprimé)

2369-6400 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laperrière, A. (1989). La recherche de l'intégrité dans une société pluriethnique : perceptions de la dynamique des relations interethniques et interraciales dans un quartier mixte de Montréal. *International Review of Community Development / Revue internationale d'action communautaire*, (21), 109–116. <https://doi.org/10.7202/1034082ar>

Résumé de l'article

À partir d'une recherche exploratoire menée dans un quartier mixte de Montréal, auprès d'adolescentes et d'adolescents, de membres du personnel scolaire, de parents et enfin d'intervenantes et intervenants sociaux, l'auteure cherche à cerner la complexité des paramètres et des enjeux qui définissent, du point de vue des participantes et participants, les relations interethniques et interraciales dans le quartier. La dynamique de groupe et la peur du rejet freinent, chez les jeunes, le désir de l'autre, tandis que chez les adultes, les défis consistent à développer l'interculturel dans une situation où minorités et majorité sont insécurisées dans leur identité même, à définir une approche égalitaire à la différence, et enfin à combattre la discrimination liée à la pauvreté, à l'ethnie et à la race ainsi que son utilisation politique. L'article conclut sur une analyse de la conception de l'intégrité individuelle et collective chez les répondantes et répondants.

Tous droits réservés © Lien social et Politiques, 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>



Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

La recherche de l'intégrité dans une société pluriethnique : perceptions de la dynamique des relations interethniques et interraciales dans un quartier mixte de Montréal

A. Laperrière

Le visage ethnique de Montréal a rapidement changé ces vingt dernières années. À une immigration presque exclusivement européenne d'origine a succédé une immigration venue des pays du sud, et racisée : de 1981 à 1986, les Asiatiques et les Haïtiens ont en effet constitué respectivement 36 % et 13 % des nouveaux arrivants au Québec. Ces immigrantes et immigrants sont souvent arrivés dans des conditions tragiques, cherchant refuge contre des conditions politiques ou économiques jugées insupportables. Ainsi le Québec a-t-il reçu, ces dernières années, plus

de la moitié des réfugiés arrivés au Canada, alors qu'il ne représente que 26 % de la population du pays.

Autre nouveauté, les enfants de ces immigrants ont été dirigés vers l'école française, rendue obligatoire depuis 1977 par la loi 101, aux dépens de l'école anglaise. Ces arrivées concentrées d'une nouvelle immigration « de couleur » et souvent pauvre en pleine période de récession économique n'ont pas été sans provoquer la crainte que des frictions sérieuses se produisent dans certains quartiers où elle s'était rassemblée. C'est dans l'un de ces quartiers,

où l'on retrouvait en 1986, auprès d'une forte majorité francophone de souche (74,5 %), 15 % d'Italiens de vieil établissement et 5,7 % d'Haïtiens d'arrivée récente (population en croissance rapide), que nous avons mené une recherche exploratoire sur la dynamique des relations interethniques et interraciales¹. Ce quartier est dans l'ensemble de classe moyenne, mais contient une poche de pauvreté formée, entre autres, par une importante proportion de la population d'origine haïtienne.

Récemment, le quartier où nous faisons enquête avait connu

110

ce qu'on avait qualifié d'« émeutes raciales », suite à une rixe de discothèque semble-t-il : bagarres entre jeunes Noirs et Blancs, appuyées par certains adultes, qui s'étaient doublées de bagarres entre Italo-Québécois de l'école anglophone et Franco-Québécois. La police avait réussi rapidement, semble-t-il, à calmer l'ardeur des chefs, de telle sorte qu'au moment de notre recherche, soucieux de la réputation du quartier ou conscients de l'explosivité de l'affaire, nos répondantes et répondants ne voulaient plus y revenir. Mais tous avaient une vue très nette sur l'évolution des relations interethniques et interraciales dans le quartier.

Cette recherche s'est faite au moyen d'entrevues ouvertes auprès de jeunes de secondaire IV et V, de parents, de membres du personnel scolaire et d'intervenantes et intervenants sociaux, francophones de souche et haïtiens, et a réuni au total 49 répondantes et répondants. Elle avait deux buts : sonder la complexité d'une situation qui n'avait jusqu'à reçu que la qualification péremptoire et globalisante de « raciste », et voir si la cohabitation ethnique semblait avoir développé, dans un quartier particulièrement touché par cette situation nouvelle, des attitudes différentes de celles que l'on pouvait retracer dans la culture québécoise traditionnelle face aux immigrants et

minorités. C'est de ces deux questions que traitera le présent article.

Nous avons systématiquement recensé les thèmes touchés par les entrevues et établi leurs interrelations dynamiques, avant de comparer les entrevues entre elles. Ainsi, les données qui suivent sont représentatives du discours de nos répondantes et répondants (les citations ont été choisies pour leur caractère typique), mais, comme dans le cas de toute étude exploratoire, l'échantillon est limité et non représentatif. Nous ne vous présentons donc ici que des *pistes* d'analyse, que nous raffinons et vérifions présentement, dans le cadre d'une recherche systématique plus large sur le sujet.



L'univers des jeunes

Les jeunes ont été interrogés en trois groupes d'environ six étudiantes et étudiants, au total. Un premier groupe, ethniquement mixte, réunissait des jeunes réputés particulièrement ouverts aux relations interculturelles. Un deuxième groupe, entièrement canadien-français² de vieille souche, se rapprochait plus de la norme, de l'avis des membres de la direction de l'école qui avaient choisi les participants. Enfin, un dernier groupe réunissait exclusivement des enfants de parents haïtiens, nés ici ou en Haïti. Les deux premiers groupes comprenaient autant de filles que de gar-

çons ; le groupe haïtien ne comprenait que deux filles, qui se sont très peu exprimées.

Derrière l'évitement, le désir de l'autre

Le jeunes, noir et blancs, ne voient aucun problème significatif ou ségrégation dans les salles de classe, où l'écrasante majorité des professeurs, déclarent-ils, les traitent en toute égalité. On préfère cependant s'éviter, entre groupes ethniques, dans les situations libres et peu normées, les susceptibilités et les « farces plates » des uns et des autres risquant d'émerger à tout moment, sinon les batailles. Tous reprochent aux « autres » leur peu de fidélité à leurs amis de l'autre « race », passée l'enfance. Les cassures se sont faites insensiblement, entre l'enfance et l'adolescence, contre la volonté des individus, par le biais des bagarres entre gangs où la solidarité raciale est obligée, indépendamment des situations ou des liens personnels. Seuls les plus « têtes froides » ont pu y résister.

«Lorsqu'il y a des batailles, on se retrouve, lui du côté des Noirs, et moi du côté des Blancs. On n'aime pas ça, mais on est obligés et on ne s'en veut pas pour ça (garçon, groupe 1).

Malgré ces cassures, le *désir de l'autre* reste fort : les francophones de souche envient aux Haïtiens leur connaissance de la musique américaine et leurs liens américains, et aux Italiens leur organisation et leur connaissance de l'anglais. Par ailleurs, ils les considèrent d'emblée comme des Québécois et ne doutent guère de l'adaptation prochaine des Haïtiens, sur le modèle des Italiens, dont eux-mêmes ne se différencient guère : « c'est une question de temps : ils s'habituent et vivent comme nous autres après cinq ans » (garçon, groupe 2).

Les Haïtiens, quant à eux, apprécient la souplesse du mode de

vie des francophones et désirent tous demeurer au Québec, malgré l'expérience du *racisme*, douloureuse mais en nette régression à leur avis. Ce racisme se traduit par un climat d'animosité et de peur à l'endroit des Noirs, par le soupçon systématique et la généralisation de ce soupçon à tous les Noirs. Le racisme est cependant, à leur avis, surtout le fait d'*adultes* qui manquent de familiarité avec les Noirs et transmettent leurs préjugés à leurs enfants : « Quand un enfant de trois ans te traite d'« hostie de nègre », c'est qu'il l'a appris de ses parents. Ça peut pas venir de lui » (garçon, groupe 3). Ces préjugés seraient en retour nourris par les jeunes Blancs, qui grossiraient à tort les méfaits des Noirs auprès de leurs parents pour se faire pardonner les leurs. Mais à la différence des adultes, les jeunes Blancs ne croient pas à ces balivernes et ne les utilisent qu'à des fins compétitives : « Le problème, c'est de vouloir se montrer supérieur » (garçon, groupe 3). De l'avis de nos jeunes répondants haïtiens, le racisme s'affaiblit dans le quartier, au fur et à mesure que la familiarité entre groupes s'accroît. Bref, ni les différences culturelles, ni les préjugés de départ d'un groupe ou de l'autre ne semblent à ces jeunes Canadiens et Haïtiens des obstacles durables à l'harmonie qu'ils souhaitent.

Car c'est l'amitié et l'intégrité qui se dégagent comme les valeurs centrales de l'univers de ces jeunes, quelle que soit leur ethnie. On veut avoir de vrais amis, qui nous apprécient sans restrictions et pour ce qu'on est. À cet égard, les catégorisations ethniques sont perçues comme violemment injustes et destructrices, car elles ne tiennent pas compte des personnalités individuelles. Elles empêchent une compétition loyale entre les garçons et une intimité sans réserve entre les filles ; elles

minent la confiance réciproque entre individus. Tout en les jugeant exécrables, plusieurs de nos jeunes répondantes et répondants n'en participent pas moins au maintien de ces catégorisations, en renonçant à s'ouvrir ou en se soumettant aux impératifs des gangs, par besoin de sécurité et d'affirmation tout autant que par peur.

« Quand les gens nous rejettent parce qu'ils ne nous connaissent pas, c'est une perte de temps de leur parler. Moi je veux pas prendre le risque (fille haïtienne, groupe 1).

Le jeu dangereux des catégorisations ethniques et raciales

Il est frappant que, dans cette dynamique de désir et de méfiance réciproque, chaque groupe se juge également perdant. À cet égard, la perception habituelle des francophones de souche comme dominants et des minorités comme dominées est curieusement inversée dans le discours des jeunes garçons. La majorité des jeunes Canadiens français ne se présentent guère en dominants ici et se montrent particulièrement défensifs ; l'essentiel de leur discours vise à démontrer qu'ils ne sont pas les sans-culture et le peuple sans qualités et raciste que voient en eux les minoritaires et tente de démonter, l'un après l'autre, les arguments infériorisants des autres. Leur passé de minoritaires colonisés semble leur coller à la peau :

« Ils [les Haïtiens] nous disent toujours que c'est leur musique qu'il faut mettre, parce qu'ils sont branchés sur la musique américaine, qu'ils sont plus avancés que nous. Mais quand je suis allé à New York, j'ai vérifié... je me demandais... et puis, New York, c'est même pas des Haïtiens, la plupart des Noirs, là, c'est des Portoricains : alors, qu'ils nous achalent pas avec leur New York... (garçon, groupe 2).

Par ailleurs, on dit des « Italiens » – qui ne sont pratiquement pas représentés dans notre échantillon – qu'ils affirment vo-

lontiers leur indépendance, leur supériorité linguistique et leur statut de notables du quartier, que nos répondantes et répondants leur reconnaissent d'emblée, qu'ils soient francophones de souche ou Haïtiens.

« Les Italiens, c'est bien qu'il y en ait, dans le quartier, parce que grâce à eux, on peut apprendre l'anglais (garçons, groupes 1 et 2).

Ces qualités leur attirent l'admiration mais contribuent aussi à les séparer des autres :

« Les Italiens, il y en a qui nous regardent de travers, les Haïtiens et les Québécois, parce qu'on est pas riches comme eux (garçon, groupe 3).

Enfin, nos jeunes répondants haïtiens concentrent leur discours sur leurs connexions américaines et abordent avec légèreté le sujet du racisme, que l'on veut régler, entre autres, par la mainmise des gangs haïtiennes sur le quartier. Le résultat en est que les jeunes Québécois francophones de souche notent leur arrogance et oublient leur fragilité. Or, de multiples cassures dans les entrevues indiquent jusqu'à quel point le racisme perçu marque ces jeunes Haïtiens, et laissent soupçonner que leur discours newyorkais est essentiellement un discours de compensation.

« Quand on me dit bonjour, j'aime pas comment on me regarde. C'est pour ça que je fais pus les premiers pas. J'ai peur de subir un refus. Une fois, une vieille dame, toute branlante, entre dans l'autobus. J'ai voulu lui offrir mon siège et je l'ai prise par le bras pour l'aider. « Touche moi pas, mon hostie de nègre ! » qu'elle me crie. Pis là, tout le monde dans l'autobus s'est mis à sacrer après moi. J'avais honte. Je voulais pus qu'on me regarde. J'avais si honte que je suis descendu à l'arrêt suivant et que j'ai dû marcher longtemps, jusque chez moi (Un *tough* du groupe 3).

Ce n'est que dans une fin d'entrevue éblouissante de finesse, de justesse, d'émotion et d'idéalisme contenus que ces jeunes laisseront poindre leur fragilité et leur profond engagement à agir pour promouvoir une socié-

112 **té débarrassée des clivages racistes.**

«Les gangs, l'agent de liaison, ça a amélioré les choses mais c'est pas ça qui est vraiment important. Le changement réel va venir quand les mentalités vont changer, des deux côtés (garçons, groupe 3).

Un autre univers : filles et militants interculturels

Il est notable que l'on ne retrouve pas ces détournements de perceptions chez les filles et chez les garçons militant ouvertement pour une ouverture interculturelle, qui tous se situent au-dessus des manigances des gangs. Les garçons « militants interculturels » que nous avons rencontrés avaient de fermes convictions quant à la nécessité d'un dialogue entre groupes ethniques et avaient tous des amis dans les autres groupes. Point notable, ces jeunes « militants » interculturels citaient tous une figure adulte comme point d'appui de leurs convictions et dépassaient le cadre de leur univers actuel pour parler en termes d'avenir de la société québécoise.

Les filles, quant à elles, nous ont exprimé aisément leurs convictions, leurs émotions et leurs regrets, sans angoisse pour leur identité et sans crainte d'y perdre leur belle image. Cela peut tenir à la fois à leur culture propre, en tant que femmes, et à leur maturation plus rapide à l'adolescence. Cela tient aussi sûrement au fait que les filles que nous

avons interviewées appartenaient, tout comme les garçons, à des groupes multiethniques et considéraient les guerres de gangs comme des fanfaronnades insensées.

Par ailleurs, tout en se refusant à ériger en barrière les différenciations ethniques, ces filles n'en reconnaissaient pas moins les limites de l'interculturalisme, qu'elles acceptaient plutôt que de les lancer à la figure des autres, comme un reproche :

«J'ai plein d'amies québécoises ; je m'entends bien avec elles, mais je ne m'attends pas à ce qu'elles me comprennent au plus profond de moi. Je sais que c'est impossible (fille haïtienne, groupe 1).

**Les perceptions des adultes : une réalité multiple à négocier***L'interculturel ne va pas de soi...*

Pour les intervenantes et intervenants adultes, tant noirs que blancs, les tensions dans le quartier tiennent à de multiples facteurs, dont le racisme n'est que l'excroissance la plus détestable. Difficultés d'abord, de l'avis des intervenants socio-culturels de souche, d'établir la communication entre groupes ethniques ambivalents quant au décloisonnement et à l'échange et dont les objectifs et stratégies divergent, parfois radicalement : l'interculturel ne va pas de soi. Plus : la sécurité et le regroupement culturels sont nécessaires à chacun, et les frictions, normales. L'intercul-

turel ne peut tenir immédiatement lieu de culture, au contraire : il menace, en un premier temps, l'identité de chacun. Les formes d'un métissage culturel équilibré, qui respecte ces identités, restent à inventer.

De leur côté, les enseignantes et enseignants soulignent l'acuité particulière de la confrontation multiculturelle chez les adolescents, en période de choix de valeurs, ce qui expliquerait l'évitement que l'on remarque entre diverses ethnies. Cette confrontation multiculturelle écartèle particulièrement les jeunes minoritaires, qui désirent à la fois préserver leur loyauté à leurs parents et participer à la culture de leurs pairs.

Confrontés aux mêmes problèmes interculturels que leurs collègues intervenants, les éducateurs soulignent d'entrée de jeu l'importance de l'égalité de traitement pour tous les enfants, tout en trouvant problématique l'exercice de cet égalitarisme : comment en effet traiter en égal celle ou celui qui est différent ? Notre ethnocentrisme naturel n'est-il pas une forme de racisme ? Peut-on être juste à l'endroit d'un enfant minoritaire sans adopter son code culturel ? Mais dès lors, à supposer qu'on en vienne à contrôler ce code, ne se met-on pas dans une situation fautive en renonçant à ce qu'on est soi-même et ne crée-t-on pas, par ailleurs, pour ces enfants, une différenciation malvenue au sein du groupe ?

Les enfants ont leur propre réponse à ces questions : ce n'est pas tant le code que l'attitude qu'ils apprécient chez l'enseignant, quelle que soit la forme culturelle qu'elle prend. Si cette réponse suffit aux enfants dans leurs relations quotidiennes avec les professeurs, ceux-ci ne s'en contentent guère, sachant qu'il y a là un problème plus profond de

transformation culturelle dont ils on peine à deviner les solutions dans le paysage social et intellectuel présent. À cet égard, la morale multiculturelle de la tolérance mutuelle leur semble éviter le véritable problème qui est celui d'allier ouverture significative et préservation des identités culturelles.

Accueillir, mais pas au risque de se perdre

La préservation de leur culture propre, importante pour les minorités, occupe une place centrale dans le discours des parents québécois de souche rencontrés. Pour ces derniers, les relations interethniques et interraciales ne sont problématiques que dans la mesure où les nouveaux venus et les membres de la société d'accueil ne se sont pas apprivoisés mutuellement, faute d'information de part et d'autre. L'action des nouveaux venus doit être guidée par un réel désir de s'adapter, et celle des membres de la société d'accueil par la tolérance et la patience, l'essentiel étant, semble-t-il, affaire de temps. On rejoint ici les théories assimilationnistes du « melting pot ». Il n'est pas fait mention, dans le discours de ces parents, de quelque transformation de la culture québécoise au contact des cultures des nouveaux arrivants.

Un noeud de tensions multiples

Les tensions interethniques ne sont pas qu'affaire de culture, cependant. Les enseignantes et enseignants de même que les intervenantes et intervenants haïtiens soulignent l'importance de la variable socio-économique dans ces tensions, où la problématique de la pauvreté prend souvent le pas sur celle de la différence ethnique : emplois mal payés et instables chez la population haïtienne, recours à l'assurance-chômage et à l'aide sociale, monoparentalité, lourdes responsabilités familiales,

bas niveau d'instruction et problèmes scolaires des enfants, et enfin rejet par les populations plus favorisées, qui traitent volontiers les pauvres de malpropres, d'incultes et de fauteurs de troubles.

S'ajoute un ensemble de problèmes typiquement liés à l'immigration : méconnaissance de la langue et de la culture du pays d'accueil, endettement, statut illégal, désorganisation familiale. L'ignorance de ces problèmes chez la population du pays d'accueil, qui juge sans connaître, et les préjugés raciaux qu'elle entretient, sources d'importantes pratiques discriminatoires dans les domaines du logement et de l'emploi, viennent alourdir ce bilan.

C'est à ce fonds de détresse et d'ignorance que se nourrit le racisme, de l'avis des répondantes et répondants haïtiens : les Noirs victimes de discrimination sont d'abord les Noirs pauvres, et la première démarche dans la lutte contre le racisme consiste dans la solidarisation des Haïtiens favorisés avec les plus défavorisés, sur le modèle d'autres minorités québécoises. Ce combat passe, entre autres, par l'exigence de mesures anti-discriminatoires dans le logement et l'embauche, par l'éducation des Haïtiens à leurs droits, et par l'information des adultes québécois blancs qui trop souvent ne connaissent pas la situation et la culture de la communauté haïtienne. Si nos répondantes et répondants haïtiens déplorent l'existence du racisme, ils sont cependant très majoritaires à juger que ce racisme est peu profond dans la société québécoise parce que peu institutionnalisé.

L'utilisation politique du racisme comme exutoire tout-terrain

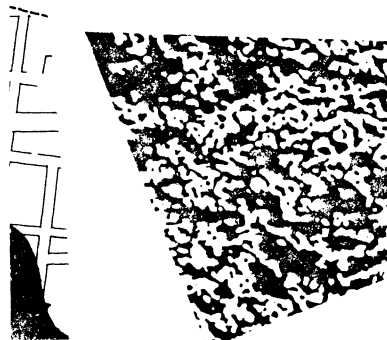
Les parents québécois-français et notre répondant de la direction scolaire ont insisté sur l'aspect exutoire de l'utilisation du

thème du racisme, dans une situation où les tensions de toutes sortes ne manquent pas (formation de l'identité à l'adolescence, fréquentations gars-filles, performance scolaire, etc.). Cependant, ces manifestations n'en sont pas moins racistes et dangereuses pour l'harmonie sociale. Le récit de l'« émeute raciale » par un répondant haïtien semble confirmer cette analyse. Une fois déclenchée, l'émeute raciale a ses lois propres : une dynamique interactive s'établit, où toutes les tensions et tous les mythes se gonflent et se déploient librement : l'émeute se caractérise par la perte du contrôle et de la mesure. Le racisme apparaît ici non comme une cause, mais comme un exutoire d'autant plus ouvert à ces multiples tensions qu'il fait partie du patrimoine mythique légué par les pratiques esclavagistes du 19^e siècle : les Blancs s'attendent à ce que les Noirs soient violents, et les Noirs s'attendent au racisme : le scénario est écrit d'avance et n'importe qui peut entrer dans les rôles simplistes qu'il propose. Le thème du racisme est un thème de rassemblement facile et efficace.

Dans le même sens, les parents blancs soulignent les dangers des analyses simplistes de tous les conflits impliquant des Noirs et des Blancs en termes de conflits racistes. L'étiquette raciste captive l'imagination et il est bien tentant de l'utiliser pour masquer des tensions d'un autre ordre. Cet étiquetage abusif provoque la rancœur et, par contre-coup, le racisme, et ne sert finalement que les intérêts à court terme des médias, des professionnels du conflit social ou des gangs à la recherche d'un recrutement facile.

Les manifestations de racisme ne seraient donc pas nécessairement d'abord liées à la profondeur des préjugés existants, mais

La recherche de l'intégrité dans une société pluriethnique : perceptions de la dynamique des relations interethniques et interraciales dans un quartier mixte de Montréal



114 s'inscriraient dans un univers politique, où elles servent de support opportuniste à des causes plus ou moins défendables, chez les adultes comme chez les enfants. En ce sens, elles appellent des réponses *stratégiques*, d'ordre organisationnel et préventif : interdire les injures racistes, établir une situation égalitaire (voies scolaires) et des activités communes entre adolescentes et adolescents qui puissent servir de base à la création, pour l'avenir, de relations interethniques et interraciales harmonieuses et décloisonnées. Ces stratégies rejoignent, par certains aspects, celles des anti-racistes britanniques, qui estiment que la condamnation non équivoque du racisme par les autorités est essentielle à son éradication ou, du moins, à sa non-prolifération. Le souci d'éviter tout clivage ethnique dans les activités scolaires ou parascolaires rejoint par ailleurs les principes professionnels égalitaires qui inspirent les enseignants, de même que les conclusions de certaines recherches sur les effets du contact entre groupes, soulignant l'efficacité d'une entreprise commune réussie dans la réduction des préjugés.

Intégrité individuelle et intégrité collective : deux opposés ?

Une analyse de l'univers des jeunes : l'indifférenciation creuse aussi des fossés

Que peut-on retirer de ce tableau concernant la dynamique des relations interethniques et interraciales ? Pour les *jeunes*, cette dynamique s'inscrit nettement dans un ordre temporel plutôt que spatial. Entre deux âges, ils regrettent le paradis perdu de l'enfance, où les étiquettes raciales n'existaient pas et ne venaient pas entraver les amitiés. La perte de l'innocence est venue avec l'émergence de différenciations *groupales*, indépendantes des caractéristiques et du vouloir individuels ; elle s'est faite à travers la formation de clans, dont la solidarité obligée, fondée sur la différence raciale, attaque directement l'intégrité individuelle.

Or cette intégrité est essentielle à l'amitié, qui reste au cœur de l'univers des jeunes : on veut être accepté pour ce qu'on est, personnellement. Les catégorisations sociales, quelles qu'elles soient, sont perçues comme des attaques injustifiables à cette intégrité. Les jeunes sont prêts à investir massivement dans des pratiques d'évitement en vue de se soustraire à cette forme de rejet, jugée insupportable. Assez paradoxalement, le regroupement

ethnique, qui est perçu comme une *cause* de catégorisation a priori des individus, est également vécu, chez les minoritaires, comme un *mécanisme de défense* contre ce genre de catégorisation sans appel.

La confusion émerge, croyons-nous, du fait que les indicateurs de rejet que perçoivent les jeunes chez les autres semblent souvent être, en fait, des indicateurs de différences socio-culturelles. Les Haïtiens reprochent aux Canadiens leur sentiment de supériorité à leur endroit et la place de seconde zone qu'ils croient tenir dans leurs amitiés. Tout cela est peut-être vrai, mais peut aussi être faux, car les codes culturels de l'amitié dans la société haïtienne, plus traditionnelle et rurale, et dans la société canadienne, industrielle et urbaine, risquent de différer significativement³. Les Canadiens français jugent, à leur tour, les jeunes Haïtiens inutilement susceptibles, toujours à l'affût du racisme. Or cette susceptibilité vient d'une expérience *collective* passée et présente bien réelle, totalement ignorée, au dire des enseignants qui ont abordé le sujet : les francophones de souche sont persuadés que l'expérience de leurs pairs noirs est pratiquement identique à la leur, et c'est cette indifférenciation qui les amène à lire en termes de rejet personnel une susceptibilité qui n'est que la conséquence d'une expérience collective stressante chez les Haïtiens.

Paradoxalement, la méconnaissance des différences réelles dans le vécu des uns et des autres risque de faire émerger une lecture de la différence en termes essentialistes, fondée sur l'*incompréhensibilité* du comportement des autres (« ils sont traîtres »), qui apparaît comme foncièrement malveillant, parce qu'inexplicable. Bref, alors que certaines lectures

de la différence pourraient être bénéfiques, d'autres sont socialement dangereuses.

La recherche de l'intégrité individuelle est typiquement doublée, chez les jeunes, du désir de l'autre et d'une recherche de reconnaissance par l'autre. Ce désir s'exprime à plusieurs niveaux : on envie aux autres leurs différences (connaissance de l'anglais, des États-Unis, de la musique, richesse et solidarité, souplesse sociale), on veut sortir avec des gars et des filles des autres groupes, on est prêt à « endurer » longtemps pour éviter les conflits ; par-dessus tout, on veut que l'autre nous reconnaisse pour ce qu'on est. Cette reconnaissance paraît essentielle à l'image de soi de ces jeunes, pour qui leurs pairs des autres ethnies ne sont jamais des étrangers, mais des proches, si incompréhensifs soient-ils : les Haïtiens s'estiment québécois, et les jeunes francophones de souche ne les voient pas autrement, se distanciant nettement en cela des adultes du quartier. La définition de soi est indissociable du regard de l'autre. L'intégrité implique ici l'intercommunication.

Quand on compare les perceptions des jeunes avec celles des adultes, l'hypothèse à l'effet que la cohabitation multiethnique dès l'enfance entraînerait des perceptions différentes et plus réalistes de l'autre ressort nettement. L'autre est une compagne ou un compagnon habituel et légitime. La mythologie raciste n'a aucune prise sur ces jeunes, indépendamment des reproches qu'ils adressent à leurs pairs, et les préjugés sur les Noirs qu'ils notent chez certains adultes leur paraissent ridicules. Si l'on relève certaines difficultés supplémentaires à approcher les Haïtiennes et Haïtiens, on ne les attribue nullement d'abord à des caractéristiques de groupe, mais bien à des caractéristiques *individuelles*. Les caracté-

ristiques de groupe s'ajoutent *après coup*, concernant les seuls membres des gangs, comme si l'ethnicité ne venait que justifier ce qui apparaît avant tout comme une volonté de dominer. Les perceptions des jeunes rejoignent ici les analyses de Patterson, concernant la manipulation de leur ethnicité à des fins utilitaires par les Chinois de la Jamaïque ⁴.

Le fait que les jeunes francophones de souche ne perçoivent pas de différences culturelles significatives entre eux et les autres – tous participeraient à une culture nord-américaine, continentale –, n'accordent priorité à aucun groupe dans le quartier et ne se perçoivent pas comme majoritaires facilite d'autant plus cette lecture du regroupement en gangs ethniques en termes de volonté de domination. Ces éléments expliqueraient aussi leur insensibilité au statut de minoritaires des autres et leur incapacité d'interpréter leurs comportements en termes de stratégie de défense. Si l'indifférenciation ethnique est vue, dans certains milieux, comme un gage de relations égalitaires, il apparaît, à la lecture de ces données, qu'elle peut aussi creuser des fossés entre les groupes et n'être qu'un cas de lecture ethnocentrique universalisante.

Analyse de l'univers des adultes : intégrité collective, pauvreté et racisme

Alors que les jeunes nous présentent une vision psychologique ou, tout au plus, psycho-sociale de la dynamique des relations interethniques et interraciales, les adultes présentent une vision nettement sociologique de la situation. Ils recherchent en effet d'abord une intégrité *collective*, à négocier dans un environnement nouveau, multiculturel. Certains, parmi les minoritaires comme parmi les majoritaires, rêvent d'un

dérangement minimal de leur culture ethnique par cette nouvelle cohabitation. D'autres le jugent inévitable et sont à la recherche de règles sociales pour qu'il se fasse le plus fructueusement possible. Dans le couple intégrité-ouverture, l'accent est nettement mis, par les adultes, sur le premier élément (serait-ce ici la version adulte du paradis perdu de l'indifférenciation ?), alors que, pour les jeunes, ce couple est indissociable. L'intégrité collective passe, pour nos répondants adultes, par la connaissance puis la reconnaissance de l'importance des identités ethniques et par l'égalité des chances pour toutes les ethnies. Or, la situation actuelle ne satisfait que partiellement à ces critères. Si la réflexion concernant l'égalité des chances est bien amorcée dans notre société et propose des pistes d'action, la réflexion sur l'interculturel n'a pas encore de balises, laissant ainsi une large place à une double angoisse : angoisse de perdre ses racines, puis angoisse d'être raciste ou victime de racisme ⁵. À cet égard, les tensions vécues dans le quartier s'enracinent dans des dilemmes bien réels : la nécessité de s'ouvrir se heurte au besoin légitime d'identité culturelle, et le désir de rapprochement à des distances culturelles réelles et parfois irréductibles.

Mais les difficultés des relations interethniques et interraciales ne sont pas que culturelles. Noirs comme Blancs soulignent la force des facteurs socio-économiques et socio-organisationnels. Dans le discours des uns et des autres, la pauvreté de la communauté haïtienne ressort comme un déterminant premier du racisme dont elle est victime ⁶. C'est essentiellement le Haïtien pauvre qui est victime de racisme : on lui fait les mêmes reproches qu'au pauvre québécois de souche,

116 mais sa couleur, alliée aux différences de sa culture, permet une cristallisation encore plus portante de ce rejet. Le racisme est vu ici comme un épiphénomène de la pauvreté extrême des réfugiés qui nous arrivent d'Haïti, de la dislocation de la famille caractéristique de cette catégorie d'immigrants et de la désorganisation socio-culturelle qui s'ensuit.

Cette propriété cristallisante du racisme dans notre culture est longuement évoquée par certains de nos répondants blancs. La dénonciation de l'utilisation des thèmes de la race et du racisme comme exutoires tout terrain témoigne cependant, paradoxalement, de l'efficacité de ces concepts, et donc de leur importance dans notre culture. L'appel au racisme ou les fausses accusations de racisme peuvent n'être que des interprétations louvoyantes des données réelles d'une situation, ils n'en deviennent pas moins partie intégrante de cette situation à partir du moment où ils sont efficaces.

Conclusion

La dynamique des relations interethniques et interraciales se révèle complexe et paradoxale à la lumière des données de cette étude exploratoire. Si les grands thèmes contemporains du racisme, de la peur de l'autre et de la compétition économique y apparaissent, ils sont loin d'avoir la portée ou l'univocité qu'une cer-

taine littérature sociologique leur donne. Alors que le racisme est un élément clé de la lecture de la réalité que font les jeunes Haïtiens, il s'efface, chez les jeunes Blancs, au profit d'une lecture psychologique et psycho-sociologique (axée essentiellement sur la gang) de la situation. Nous pouvons traduire cette lecture, du moins partiellement, en termes d'inconscience, chez les Noirs comme chez les Blancs, des distances culturelles existantes.

Les adultes reconnaissent tous l'existence du racisme dans le quartier, mais il est marginal de l'avis des Blancs, et ne constitue pas un déterminant exclusif des relations interraciales de l'avis des Noirs, même si ceux-ci lui reconnaissent nettement plus de prégnance que les Blancs. Le racisme paraît par ailleurs s'imposer essentiellement en conjonction avec d'autres facteurs : pauvreté, désorganisation familiale, distance culturelle, situation sociopolitique des uns et des autres. Cette proposition se trouve cependant nettement inversée dans les cas d'émeutes raciales ou d'utilisation opportuniste de la race ou du racisme pour dénigrer l'autre : dans ces cas, le racisme réussit à gommer à son profit toutes les causes sous-jacentes de tensions, à réprimer leur expression et à précipiter tous les acteurs sociaux sur la scène du grand mythe, effaçant toute responsabilité individuelle sur son passage et laissant dans son sillage rancoeurs et frustrations. On le voit, la nature et la place du racisme dans notre société contemporaine sont loin d'être éclaircies, et la question de savoir s'il n'est jamais aussi efficace que lorsqu'il est caché (Bourdieu) reste ouverte.

Anne Laperrière
Université du Québec à Montréal

Notes

- ¹ Cette recherche exploratoire a été financée par les fonds internes de recherche de l'Université du Québec à Montréal, que je remercie. Elle a été faite avec la contribution de Nicole Fleurant et de Jean-Gilles Godin : l'une et l'autre ont été en charge des entrevues auprès des parents et des animateurs communautaires, ainsi que de leur première analyse. Je tiens à souligner ici l'engagement et la compétence, doublés d'une fine compréhension des dilemmes de l'individu en situation sociale, dont Jean-Gilles Godin, récemment décédé, a su faire preuve dans ses recherches.
- ² C'est par ce terme que les jeunes se désignent eux-mêmes.
- ³ Voir Lejacques Compère, *Les Perceptions des jeunes Haïtiennes et Haïtiens de secondaire 1*, rapport de recherche non publié, UQAM, département de sociologie, février 1989, où l'auteur souligne la dénonciation, par les jeunes Haïtiens, de la superficialité des amitiés des Blancs.
- ⁴ Orlando Patterson, « Context and Choice in Ethnic Allegiance: A Theoretical Framework and Caribbean Case Study », dans N. Glazer et D.P. Moynihan, éd., *Ethnicity: Theory and Experience*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1975 : 305-349.
- ⁵ Cette peur d'être raciste est un thème pratiquement intouché dans la littérature sociologique et peut témoigner d'un recul notable de l'idéologie raciste ou, plus prosaïquement, être un effet politique des nombreuses accusations de racisme par lesquelles on a accueilli, depuis les années soixante, au Canada, la volonté des Québécois d'affirmer leur culture nationale.
- ⁶ L'hypothèse, notons-le, peut aussi bien être retournée : les Noirs seraient les plus pauvres des immigrants parce que victimes du racisme.